

14 juillet 68

Cher Roland Leroy*,

A la suite des quelques mots que nous avons échangés à l'issue du dernier déjeuner France-URSS¹, et en attendant les entretiens que vous avez suggérés, il m'a semblé souhaitable de fixer d'abord sur le papier, comme une sorte de préliminaires, ma propre position dans le cadre de ces dernières semaines (ou si vous préférez mon analyse des faits) afin d'aborder le jour venu ces entretiens, si je puis dire, à égalité, puisque la position du Parti est bien connue et sans équivoque.

Avant tout, permettez-moi de répéter ce que je vous ai dit : je tiens pour incongru que la lettre que j'ai signée ait paru dans *Le Monde*² avant de vous être communiquée, cela étant en contradiction avec le propos même de cette initiative, qui était le désir d'une compréhension confiante et amicale. Je ne puis m'expliquer ce retard inexplicable que par un de ces manques de liaison fréquents dans cette sorte d'entreprise collective, où chacun croit que c'est l'autre qui se charge d'informer le destinataire. C'est ce que j'ai cru moi-même, aussi n'est-ce pas une excuse ! Seulement une tentative d'explication – que l'espèce de hâte tardive à vous remettre un texte sans signatures semble corroborer. Mais venons-en à l'essentiel.

Je ne suis pas inscrit au Parti pour deux raisons assez connues. La première est mon incapacité politique, dans le sens stratégique du mot, je veux dire que je ne saurais être, dans un parti quel qu'il soit, qu'un rouage passif, donc sans grand profit ni pour lui ni pour moi. La seconde est que, en conséquence, mes préoccupations sont avant tout éthiques, et ne sont comblées par le marxisme que partiellement. Il s'ensuit que je ne puis être, dans la lutte pour l'avènement du communisme, qu'un élément contestataire, parfois avec raison (comme pendant la période 1948-1956)³ parfois de façon stérile (et alors je me tais).

Mes convictions socialisantes sont la projection dans la praxis de mes convictions éthiques. L'homme, objectivement, se définit par le travail, mais éthiquement (pour moi) il se définit par le refus de sa condition originelle (c'est ce que j'appelle sa rébellion)⁴. Sa lutte contre la nature suit deux chemins parallèles : l'un mène à soumettre celle-ci à ses besoins matériellement vitaux, l'autre à l'obliger à livrer ses secrets, à commencer par ceux qui le concernent lui-même et son destin. Le marxisme est indubitablement l'outil le plus adapté au premier de ces buts ; et comme le second ne peut pas être atteint sans que le premier le soit d'abord, nécessairement il en est aussi l'outil indispensable.

¹ France-URSS était une association d'obédience communiste créée en janvier 1945 et dissoute en 1992. Elle avait pour but de promouvoir l'entente et la fraternité entre les peuples. Vercors fut dès sa création un membre actif, jusqu'au drame de Budapest en 1956, date à laquelle il démissionna de la Présidence. Il accepta de nouveau en juin 1962 d'entrer dans sa Présidence collégiale (cf. Fonds France-URSS : MS46164002), avant d'en démissionner en 1969 après le Printemps de Prague. Néanmoins, il resta fidèle à cette association, notamment pour la Fédération Mondiale des Villes Jumelées (cf. Fonds Jean Legendre MS46228001).

² Le 26 juin, Vercors signa également la « Lettre au Parti Communiste Français », publiée dans *Le Nouvel Observateur*, lettre de reproches quant au manque de perspicacité du Parti face à la révolte estudiantine.

³ Depuis 1948 avec la Yougoslavie titiste exclue du Kominform, jusqu'à l'écrasement de la révolution hongroise en 1956, en passant par les procès truqués de Rajk et de Slansky.

⁴ Vercors jeta les bases de sa théorie de la rébellion dès 1949 dans sa conférence intitulée *La Sédition humaine*, reprise dans son essai *Plus ou moins homme* (1950) et il ne cessa dès lors d'approfondir dans ses ouvrages ultérieurs ses réflexions marquées par un matérialisme scientifique et philosophique. Selon Vercors, au cours de son évolution, l'homme prit conscience de lui-même et de son ignorance, refusa ensuite sa condition en se rebellant contre la Nature. Cette rébellion, spécificité essentiellement humaine, trace ainsi la frontière entre l'homme et l'animal.

Mais il l'est, comment dire, sans le vouloir, sans s'en préoccuper. Il faut libérer l'homme pour qu'il puisse réaliser toute son « humanité » ; mais ce que cette « humanité » devra être chez l'homme ainsi libéré, le marxisme ne le dit pas, parce qu'il tient cette « prospective » pour illusoire et prématurée. Et c'est en quoi je ne suis pas d'accord. A mes yeux, il y a là un « vide » que les hommes comme moi essaient de combler, car il comporte divers dangers. L'un est que les moyens employés en cours de route pour cette libération n'en viennent, quand ils sont mauvais, à altérer d'avance cette « humanité » en gestation. Ce fut la raison de mes efforts pendant la période stalinienne.

Un autre de ces périls ne tient pas à la lutte et aux déviations qu'elle peut provoquer. Il tient à la forme même que prennent les sociétés modernes, du seul fait de la production industrielle. Dans les sociétés capitalistes, par la force des choses, et les USA en donnent l'avant-goût, le phénomène du couple production-consommation⁵ prend le pas sur tout le reste, et son développement devient un but en soi, qui stérilise d'avance toute naissance d'une éthique fructueuse pour « l'humanisation » en devenir. Mais les sociétés capitalistes sont-elles les seules à courir ce danger ? Je ne le crois pas. Où que se développe le couple production-consommation, la force des choses tend à produire le même effet, qui est de devenir un but en soi, même dans les sociétés socialistes. Et c'est ce que depuis une vingtaine d'années les jeunes générations ont senti, confusément sans doute, mais avec une grande force, à l'Est comme à l'Ouest.

Au long de ces années, ce sentiment confus a produit dans la jeunesse du monde un double phénomène : l'hooliganisme et le cynisme matérialiste (dans le sens grossier du terme), autrement dit la révolte stérile, ou la soumission désabusée. Accessoirement, un gauchisme anarchisant chez ceux que leur tempérament portait à l'action révolutionnaire, quelle qu'elle fût.

Hooliganisme et gauchisme n'étant le fait que d'une petite minorité, et le reste – mise à part bien entendu une part appréciable (mais minoritaire elle aussi) engagée dans l'orbite du Parti – le reste n'étant qu'une grande masse soumise apparemment d'avance à la robotisation du système production-consommation, il ne semblait pas que rien pût changer brusquement dans cet inquiétant état des choses. La jeunesse dérivait avec le bateau.

Ce fut l'immense surprise du mois de mai⁶, qui prit tout le monde au dépourvu. Il s'est produit là une sorte de phénomène de surfusion, comme si le cynisme désabusé du monde juvénile n'avait été que la forme dégradée d'une aspiration refoulée par un sentiment d'impuissance. Un choc sur le liquide, et toute la masse a cristallisé. Et c'est là, il me semble, que le Parti a commis une erreur d'analyse⁷.

Il a pris la cause pour l'effet, il lui a semblé que le groupe minuscule des gauchistes entraînait le reste de la jeunesse avec elle dans le gauchisme d'une insurrection politique évidemment vouée à l'échec – et à la répression fasciste. Mais je ne le crois pas du tout. Il a déclenché seulement, sous l'apparence trompeuse d'une violence causée en grande partie par la répression policière, la plus saine des réactions, celle contre le mouvement apparemment irréversible vers une société robotisée. Craignant cet entraînement insurrectionnel, le Parti a cru devoir parer à cette menace en condamnant du même mouvement la cause et l'effet, le choc gauchiste et la réaction en chaîne d'une contestation fructueuse. Il a dressé un rideau de fer entre la jeunesse des facultés et celle des usines. Pourtant je puis témoigner, m'étant entretenu toute une

⁵ Sujet soulevé par Vercors et son ami Paul Silva-Coronel dans leur roman *Quota ou les Pléthoriens* paru en 1966, mais commencé en 1950 sous forme théâtrale.

⁶ Le soulèvement des étudiants en ce mois de mai 1968.

⁷ Au début du mois de mai, le PCF condamna le mouvement étudiant, puis empêcha l'union entre étudiants et ouvriers.

après-midi avec les jeunes grévistes de Sud-Aviation, qu'ils ne confondaient pas la cause et l'effet, et comprenaient mieux que personne à quoi s'attaquait cette contestation. Ils m'ont demandé, ce qui m'a d'abord surpris, si je ne retrouvais pas un peu, dans ces journées de mai, l'ambiance de la Résistance. Je n'ai pas eu la présence d'esprit de les questionner pour comprendre pourquoi ils assimilaient à une « résistance » cette contestation de la jeunesse. Depuis, la réponse me semble évidente.

C'est pourquoi il me paraîtrait déplorable que le Parti, s'obnubilant sur le danger gauchiste, réel peut-être mais actuellement mineur, ne révise pas profondément son attitude à l'égard du mouvement de mai, ou du moins de ce qui en reste, et au lieu de lui porter secours, participe, fût-ce involontairement par cette attitude de refus, à l'étouffement auquel va se livrer, contre une jeunesse qui a fait peur, un pouvoir qui se sent appuyé par l'opinion publique. Ce serait l'anéantissement, pour un temps indéterminé, du grand espoir qui s'est levé ; l'espoir d'une jeunesse qui a pris une conscience soudaine du danger sournois dont la menace pèse sur son avenir et l'avenir de l'espèce humaine : celle du faux bonheur d'une aisance matérielle qui, une fois obtenu pour tous, aurait perdu en chemin sa raison d'être : la libération de l'esprit pour la victoire des hommes, de tous les hommes sur la nature, victoire que Paul Eluard* résumait en trois mots : « Abolir les mystères ».

Nous voici loin des nécessités de la stratégie politique, et vous m'accuserez peut-être de perdre pied. Est-il contraire à la dialectique de penser que le combat est à mener aussi sur les hauteurs, si l'on ne veut pas risquer de s'enliser dans les marais ? Qui mieux que la jeunesse pourrait nous éviter ce risque-là ? Qui mieux que le Parti pourrait intégrer à la lutte l'esprit vivant de la jeunesse ? Après cet extraordinaire réveil, il serait dramatique de le laisser se rendormir dans la résignation. Tels sont les sentiments, les réflexions qui m'ont amené à signer le texte dont vous contestez l'opportunité, et dont je serais heureux, vous n'en doutez pas, de m'entretenir un jour avec vous.

Bien cordialement vôtre

VERCORS